

UNE ILLUSTRATION DU PRINCIPE D'ÉCONOMIE DE L'ÉVOLUTION



Nos affects au service de la raison

Jean-Michel Dutuit

« *There is something at work in my soul which I do not understand. I am practically industrious — painstaking, a workman to execute with perseverance and labour — but besides this, there is a love for the marvellous, a belief in the marvellous, intertwined in all my projects, which hurries me out of the common pathways of men, even to the wild sea and unvisited regions I am about to explore.* » *

Mary Shelley (*Frankenstein, or the Modern Prometheus*, deuxième lettre du capitaine Robert Walton à sa sœur).

« *Nous proposons ... de ranger sous le nom de complexe de Prométhée toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres.* »

Gaston Bachelard (*La psychanalyse du feu*, p.26)

1. Introduction

J'ai écrit pour la précédente livraison de *Fusion* un article qui était centré sur l'importance que revêtait obligatoirement une théorie de l'évolution bien construite pour notre compréhension de la biosphère à tous ses niveaux d'organisation comme pour notre efficacité dans l'action sur le réel. J'y défendais l'idée selon laquelle c'était tout le champ du savoir, et d'abord la notion de personne humaine, qui étaient concernés par l'étude du vivant. J'y avais également brièvement abordé la question de ce que l'on a coutume d'appeler les « banalisations », ou déshérence des valeurs.

Le constat de la banalisation croissante des valeurs a été fait par bien d'autres mais l'explication synthétique en est rarement comprise au plan de nos conceptions sur la vie, croyons-nous. Le phénomène est le plus souvent ramené à un enchaînement de regrettables dérives historiques plus ou moins conjoncturelles. On constate communément la « perte des valeurs » contemporaine, mais sans se risquer à une analyse des causes profondes du mal, comme si elles étaient si nombreuses et si complexes qu'elles en dépassaient nos possibilités de compréhension.

Notons que le terme de banalisation appartient au vocabulaire psychanalytique de Paul Diel. L'œuvre de ce psychologue nous servira ici de référence. Le terme s'applique chez lui à une évolution psychique individuelle et non pas, au moins en pre-

A gauche, « Le sommeil de la raison enfante des monstres », Goya.

* « *Quelque chose vit en mon cœur, que je ne puis comprendre. Je suis foncièrement industriel, appliqué. Un artisan apte à travailler avec ardeur et persévérance. Mais, en plus, il y a en moi un amour du merveilleux, une foi dans le merveilleux qui s'intègrent à tous mes projets, qui me pressent de m'éloigner des sentiers battus, jusqu'à affronter ces mers sauvages et ces régions inconnues que je me prépare à découvrir.* »
(traduction Joe Ceurvorst, éd. J'ai lu)

mière intention, à un état culturel ou moral de la société (Diel P., 1947, 1987). Diel écrit : « *La BANALISATION [majuscules de Diel] consiste en l'exaltation exclusive des désirs matériels. (Le terme : « désir matériel » est ici pris dans une acception globale : il inclut toutes les jouissances corporelles, donc également les désirs sexuels...)* » (*Psychologie de la motivation*, 1947, p.89).

La réflexion sur les banalisations que nous mènerons ici peut paraître à première vue assez éloignée des préoccupations de l'évolutionniste (le chercheur qui étudie l'évolution biologique). On tendra sans doute à y voir une réflexion plus littéraire ou psychologique que scientifique, et qui, plutôt que l'évolution biologique, concerne davantage l'évolution de nos sociétés, celle des droits et devoirs de l'individu humain face à l'évolution des sociétés humaines, avec tout ce que cela comporte d'impondérable, d'imprévisible. Ce n'est pas notre avis. Cela peut apparaître ainsi lorsque l'on en juge aux fluctuations de la culture et des références morales dans l'espace d'une génération. Tout change à l'échelle séculaire, car des invariants apparaissent alors et l'on peut éliminer ce qui est rattachable à la « conjoncture ».

La notion suivante, relative au déroulement du processus de l'évolution biologique, est capitale pour nous : la psyché humaine (insistons : celle de chaque individu humain) représente le dernier niveau d'organisation généré par le processus vivant au plan des entités individuelles. Voyons bien que cette entité, la psyché, parce qu'elle est consciente, se trouve être le niveau intégrateur biosphérique suprême. **C'est le seul niveau d'organisation qui soit apte à réfléchir l'univers et à délibérer toute action sur la biosphère.** Les autres niveaux, dits « plus complexes » parce qu'ils englobent un grand nombre d'entités vivantes (sociétés, écosystèmes) n'intègrent que passivement les unités, dont ils sont constitués. Ils sont faits des interrelations de ces unités. Les différentes sortes de délibérations sociales, les valeurs culturelles, politiques et historiques, ne représentent

pas par elles-mêmes des instances régulatrices du processus biosphériques. La société, comme tout groupe humain, n'est pas en propre une entité réflexive et créatrice mais une **interface dynamique entre les psychés singulières et la biosphère.** Une dynamique d'interface ne peut avoir ni conscient ni inconscient, même métaphoriquement ou comparativement. Son rôle est d'assurer des échanges, de moduler éventuellement — quantitativement et qualitativement — des communications (énergie et surtout ce que nous appelons aujourd'hui l'« information »). C'est ce faisceau fondamental d'arguments factuels et théoriques qui nous amène à juger inadéquat à ce qu'elle prétend expliquer la notion d'inconscient collectif de Jung (voir par exemple Jung C.G., 1933-1964/éd.fr.). Une meilleure connaissance de la dynamique évolutive lui aurait fait travailler davantage et probablement approfondir, pensons-nous, ce qu'il voulait exprimer.

Sans entamer un développement supplémentaire sur ce point — peut-être y reviendrons-nous ailleurs — faisons néanmoins deux remarques.

- La première est qu'en parlant d'inconscient collectif Jung fixait son attention sur certaines propriétés de ce que nous appelons la « culture », en particulier sur le rôle d'accumulation, de conservation et de **transmission** des expériences psychiques **de tous les hommes depuis que se déroule la phase humaine de l'évolution biologique.**

- Notre deuxième remarque est que la notion d'inconscient collectif a des implications bien masquées mais redoutables lorsqu'elle est admise et reprise à de nombreux niveaux de la culture : en l'occurrence elle favorise le processus de banalisation car elle contribue à déresponsabiliser l'individu. Pourquoi serait-il responsable s'il n'est que sous-unité d'une instance très supérieure à lui, la collectivité, douée d'un inconscient, donc, en bonne logique formelle, d'un conscient ?...

Nous insistons sur cette rigueur nécessaire quant aux spécificités des

entités du processus vivant. L'oubli fréquent de la spécificité des instances évolutives, celle de l'individu en particulier car le paradigme actuel ne voit que l'« espèce » et ne comprend que de façon proclamatoire la valeur de l'individu, cet oubli conduit toujours, tôt ou tard, aux dogmatismes de toutes les sortes, voire aux totalitarismes lorsque le dogme politique triomphe et que l'individu souverain est sommé de se plier et de se renier. C'est en cela, et avant toute autre considération, que le respect de la liberté individuelle et de la libre décision succédant au jugement individuel est chose primordiale **pour la bonne marche du processus biologique**, c'est-à-dire la gestion de la biosphère. Il ne peut pas y avoir de bonne gestion biosphérique si la valeur de la personne humaine en tant qu'entité réflexive et agissante du processus biologique n'est pas comprise comme une donnée intangible de la science.

Dans une communauté qui a conscience de cette spécificité, c'est-à-dire dans une communauté organisée selon des règles démocratiques assurant la liberté et la délibération individuelle, il ne devrait pas y avoir d'antinomie entre les intérêts et la finalité de l'individu humain d'une part, et d'autre part la bonne marche du processus qu'exprime alors l'harmonie sociale et l'harmonie du processus de production ou d'action sur la biosphère.

Angles d'Auriac et Verhoye (1984) appellent parfois « *machines plurielles* » les collectivités humaines (la SNCF par exemple) ayant à charge de coordonner automatiquement (par l'organisation) l'action sur la biosphère. Le terme est probablement regrettable à certains plans mais il a part contre l'avantage de souligner que le groupe social ne peut pas être mis sur le même plan que la psyché humaine. Toute communauté humaine est davantage une poulie de transmission de l'acte de création de chaque psyché qu'un organe régulateur. La personne humaine est une conscience. **Le groupe social n'est qu'un outil consensuel d'un groupe de consciences**, outil apparu au cours de l'évolution et ayant

comme spécificité de permettre la synergie des délibérations et actions individuelles. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point ailleurs et de le développer.

Comme corollaire de cette notion fondamentale, on peut déjà dire que la société *devrait* représenter, exprimer globalement, l'intégration générale des développements affectifs et rationnels des individus à un stade évolutif donné. Ce n'est pas là une affirmation relevant de quelque utopie mais l'énoncé d'une conséquence de l'évolution biologique, au moins dans une théorie « bien tempérée » (rationnelle) de cette dernière.

Une autre conséquence évidente de la connaissance du processus évolutif est que l'homme ne peut délibérer sur lui, sur les sociétés humaines, sur l'environnement de l'homme et sur son action dans l'univers que s'il a des **représentations claires et opérationnelles de la marche du processus Vie, connaissances qui instituent des valeurs (c'est-à-dire des principes d'action)** à respecter. Cette conscience de l'importance des valeurs devant être respectées est le contraire même de la banalisation. Et en ce sens, ce que beaucoup englobent de nos jours dans le champ de l'« Ethique » nous semble se situer avant tout dans la sphère d'action directe de l'évolutionnisme tel que nous le concevons. Du moins, tout le travail accompli dans le champ de l'éthique pourrait-il trouver une assise plus solide si les règles les plus générales de ce champ étaient directement reliées aux impératifs du développement du processus vivant. Il est vrai que toute tentative en ce sens conduirait facilement, de proche en proche, à des remises en cause théoriques profondes et générerait d'insolubles discordances de pensée. **Cela dit, les réflexions menées dans le cadre actuel de ce qui est conçu comme l'« Ethique » nous paraissent indispensables et salutaires.**

Le développement précédent rend sans doute plus compréhensible le fait que dans l'approche indirecte des phénomènes de banalisation que nous tentons ici, puissent nous inté-

resser en premier les perceptions que nos sociétés ont de certains thèmes mythiques, le plus souvent masqués par la culture du moment. Car toute culture façonne les perceptions du public face au film ou au roman. Comprendre ce façonnage nous aide à appréhender quelle est la conception de l'homme, le statut de l'individu humain, qui émane de la culture contemporaine. Par conséquent, au travers de ces perceptions du roman ou du film par le public nous pouvons tester en quelques sortes les possibilités contemporaines d'auto-transformation que recèle le processus biologique.

Nous n'ignorons pas qu'il est peu courant que l'on connecte au domaine de la biologie ce qui concerne la liberté et la responsabilité humaine. Ce sont plus souvent les sciences humaines et la littérature générale qui se préoccupent de ces problèmes fondamentaux. Et il est vrai que toute la philosophie et la fiction littéraire sont concernées au premier chef. Nous ne pourrions qu'effleurer le problème sous forme de pochades. Poser quelques questions, faire quelques remarques, montrer en quoi le phénomène des banalisations des valeurs révèle une conception générale de la vie enfouie dans les soubassements de notre culture, tel sera notre seul objectif.

Pour atteindre cet objectif, nous nous appuierons sur deux éléments d'observation qui illustrent, croyons-nous, la nécessité d'une « remise à l'heure » des perceptions et conceptions actuelles sur l'individu humain. Le premier de ces éléments consiste en un « phénomène de société » trivial : le succès du thriller de Thomas Harris *Le Silence des Agneaux* (Harris, T., 1988), et le film qui en est issu. Le second de ces éléments considérera un classique, le roman de Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), et la dernière version de sa traduction cinématographique (producteur : Francis Coppola ; metteur en scène : Kenneth Branagh).

Nous verrons que deux mythes différents sont à l'œuvre dans les œuvres que nous venons de citer : le mythe de Prométhée et, de façon

